

Caid de R'hat il était, Caid il resterait.
Caid... non... Pour la France, il deviendrait le roi du désert.
Si Lagdar échouait, si les diamants étaient sans valeur, il retrouverait la fortune en rendant aux Targuis pillage pour pillage, en les rançonnant.

Une branche craqua, près de lui.

Il se retourna vivement.

Un Arabe sortait de l'ombre des hauts palmiers.

Abdallah porta la main à son flanc.

— Qui es-tu, demanda-t-il, et que veux-tu ?

L'Arabe tomba à genoux, les bras étendus.

Abdallah remit son poignard à sa ceinture.

— Relève-toi, ordonna-t-il, et parle ; d'où viens-tu ?

L'homme se releva.

Il était vêtu d'un burqas en loques et jauni par les longues stations dans les sables des plaines ; si maigre, sous ce chiffon qui le drapait à demi, que ses os, lorsqu'il se redressa craquèrent.

Ce fut d'une voix forte, pourtant, et fière, qu'il répondit :

— Je suis Bel-Kassem, de la tribu des Souassi. Moi aussi, comme toi, ô Moulaï, j'ai été puissant. Tous les pillards d'El-Erg tremblaient et se terraient ainsi que des renards loraque, avec trois cents guerriers, je montais à cheval. D'où je viens ?

Avec un geste de roi, il étendit vers l'ouest son bras décharné :

— Je reviens du fin fond de l'horizon, si loin qu'il faudrait quinze jours au plus rapide mehari pour couvrir le chemin. J'étais prisonnier... et je me suis enfui. Pourquoi je suis venu, pourquoi j'ai voulu te parler, seul à seul, écoute...

Et, comme Abdallah donnait des signes d'impatience :

— Je serai bref, poursuivit Bel-Kassem. Nul, mieux que moi, ne sait le prix du temps. Je reviens de Ghadamès. En passant, j'ai parlé à Si Barkoud, ton ami. Et Si Barkoud m'a dit : " Celle que tu cherches est l'esclave de Moulaï, le Djemil de R'hat. " Alors, à mon tour, je te dis ô chef généreux autant que brave : Rends-moi ma fille, ma fille chérie, pour laquelle j'ai affronté, dans mon évasion, cent fois la mort, rends-moi Sultana.

A ce nom, le Djemil tressaillit.

— Sultana est morte, fit-il à voix basse.

— Morte ! Tu me trompes. Elle est belle et tu veux la garder !...

Ah !... ah ! le puissant Djemil se moque du pauvre Bel-Kassem. Je ne puis, je le sais, te forcer à me la rendre, mais laisse-moi seulement l'embrasser.

— Elle est morte, répéta Abdallah.

Mais l'Arabe, comme s'il n'eût pu se faire à cette idée de voir s'écrouler, en une minute, des années d'espérance, continuait :

— Elle dort, sans doute, à cette heure ; laisse-moi seulement la contempler durant son sommeil et qu'elle ignore, si tel est ton dessein, que je l'ai revue.

Pour toute réponse, Abdallah secoua la tête.

Par-dessus l'épaule du malheureux, ses yeux s'arrêtaient à cent pas de là, au bosquet de tamarins et de lauriers sous lequel Sultana dormait l'éternel sommeil.

Et cette tombe, inconnue de tous, sauf de Lagdar, il ne pouvait la révéler à Bel-Kassem.

Pour la troisième fois, il répéta :

— Sultana est morte, hélas !

Aussitôt l'Arabe se transforma.

Ce n'était plus l'homme en guenilles, qui suppliait des mains et des lèvres, mais un père qui réclamait sa fille.

— Je te parle de chef à chef, s'écria-t-il, avec cette différence que tes cheveux noirs doivent le respect aux miens qui ont blanchi dans le malheur, la souffrance et la servitude. Je reverrai Sultana ou...

— Tu me menaces, moi ? interrompit Abdallah.

Bel-Kassem courba le front.

— Non, fit-il, je te supplie.

— Je te plains, Bel-Kassem ; mais je t'ai dit la vérité.

— Alors... C'est que tu n'es pas un moulaï. Non, tu n'es pas le fils de Moulaï que j'ai connu, qui était généreux, lui... Encore une fois, je te dis : conduis-moi près d'elle. Tu refuses, c'est bien, je te maudis ! Non pas adieu, mais au revoir.

Et l'Arabe disparut dans la nuit.

Alors, pour la première de sa vie, depuis qu'il avait mis le pied sur la terre d'Afrique, Abdallah eut peur...

Il eut peur des voix de l'ombre, de l'effrayant silence.

Sultana... Sultana...

Ce nom vibrait à ses oreilles...

La brise, fraîche, le murmurait aux cimes.

Le ruisseau, qui traversait le jardin, le répétait aux roseaux.

A vivre au désert, il était devenu superstitieux.

Comme il rentrait à la hâte, ce cri traversa la nuit :

— Moulaï, je te maudis !

C'était l'adieu de Bel-Kassem.

Alors, il baissa la tête, car cette malédiction, il la méritait, puisque c'était pour lui que Sultana s'était tuée.

Dans la cour, il s'arrêta.

Derrière les vitraux roses, à peine éclairés, une voix douce chantait :

Que le jour me dure,
Passé loin de toi.
Tout dans la nature
N'est plus rien pour moi...

Cette chanson, encore était celle qu'aimait Sultana.

Il hésita... se demandant s'il irait, comme il l'avait promis à son arrivée, rendre visite à Nedjma et à Z'hora qui ne dormaient pas encore.

— Non, se dit-il... plus de temps perdu. Tout, désormais, pour la France.

Il était ému, néanmoins ; aussi, rentré dans sa chambre, il murmura :

— Pauvre Sultana !

Ensuite il songea à Si-Barkoud, de Ghadamès, l'ami du Moulaï dont il avait pris le nom, en qui, depuis longtemps, il devinait, sans l'avoir jamais rencontré, croyait-il, un ennemi.

— Bah ! se dit-il encore en haussant les épaules, qui donc oserait s'attaquer au Djemil de R'hat, à celui dont le seul nom fait trembler le Touareg au delà des dunes ? Oublions le passé et ne pensons qu'à l'avenir.

Il but un grand coup d'eau fraîche, se coucha et s'endormit.

LVII

LE COMPLET

Abdallah eût été sûrement moins tranquille s'il eût suivi l'Arabe qui s'était présenté sous le nom de Bel-Kassem.

En sortant du jardin, celui-ci avait d'abord longé l'oued d'un pas rapide. Au bout d'un quart d'heure environ, il s'était arrêté, et avait imité, à s'y méprendre, l'appel plaintif du chacal.

A ce cri répondit un autre, tout semblable, dans la plaine.

Bel-Kassem eut un sourire silencieux et piqua droit au nord.

Peu après, il rejoignait un nègre qui surveillait deux méharas.

— C'est bien, Tackar, fit-il simplement.

Takar parut fort satisfait de ce compliment laconique.

— En selle, ordonna Bel-Kassem.

Les méharas détalèrent au grand trot.

Le surlendemain, ils arrivèrent à Ghadamès, au milieu de la nuit. Bel-Kassem monta à terre, avec la vivacité d'un jeune homme, et malgré l'heure tardive, se dirigea, seul, vers la ville.

Par les ruelles, si étroites que les terrasses se rejoignaient presque, il filait, de son allure assouplie de fauve, sans s'attarder aux aboiements des chiens qui menaçaient ses talons.

Au centre de la ville, il s'arrêta devant une porte cloutée de fer, et trois fois, frappa de certaine façon.

La porte roula sans bruit, sur des gonds bien huilés.

Bel-Kassem entra vivement, et, de suite, au serviteur qui lui avait ouvert :

— Conduis-moi à Si-Barkoud.

— Si-Barkoud, est absent, répondit l'autre.

— Où est-il ?

— Je l'ignore.

Bel-Kassem marcha vers la lampe de cuivre qui éclairait le couloir, la prit, et, à sa lueur, examina son interlocuteur.

— Tu mens, lui-dit-il, tu sais où est ton maître. Voici pour délier ta langue.

Il fouilla dans un sacot suspendu à son cou et en retira une médaille coupée par la moitié.

— Ton maître possède l'autre moitié, poursuivit-il, c'est te dire que nous sommes frères. Parle... Où est Sidi-Barkoud ?

— A Tripoli.

— Il est parti seul ?

— Non, avec un frère.

— Qui les avait convoqués ?

— Le grand chef.

— Bien, je te remercie. Je mours de faim, apporte-moi à manger... et n'éveille personne, surtout, je t'attends à cette place.

Le serviteur obéit en silence.

Bel-Kassem glissa les vivres dans un sac de poil de chèvres, et repartit aussitôt.

Takar attendait, accroupi dans le sable.

Les méharas broutaient tranquillement les pointes tendres des tamarins.

— Mangeons, dit Bel-Kassem.